

Françoise Pirart – *La valse du pont suspendu*

Éd. Ancrage, Bruxelles, déc. 2001.

Dans les milieux littéraires, il arrive qu'on brocarde les jurys. Mais quand l'A.E.B., en 1997, a octroyé le prix Hubert Krains à Françoise Pirart pour le roman *Les uns avec leur amour, les autres avec leur haine*, elle ne s'est pas trompée. Voici Françoise Pirart auteur de huit romans. Ce dernier confirme les qualités des précédents. Nous assistons à la folie où s'enfonce progressivement l'héroïne (Élise Aschenbach) à la suite de la découverte d'un journal intime rédigé en 1830. Notre héroïne, par le rêve, va vivre dans cette ville de Vienne, célèbre par ses monuments et ses valses.

Élise et Germain n'étaient pas faits pour s'entendre. Déjà leur rencontre fut étrange :

Germain Aschenbach, avocat au barreau de Paris, trouva la jeune femme dans la rue, petit chat égaré errant sans but, sans passé, sans présent, sans rien ni personne à quoi se raccrocher. Elle venait de perdre son emploi, une place de vendeuse dans une grande surface. Ce fut d'ailleurs la première chose qu'elle dit à Germain, alors qu'ils se trouvaient tous deux à attendre que le feu des piétons passe au vert, au croisement de la rue de Rivoli et de la rue Cambron. « Je n'ai plus de travail... ». Elle levait vers lui des yeux si implorants que Germain fut troublé au point d'en oublier l'incongruité de la situation, cette jeune femme qu'il ne connaissait pas et qui l'abordait ainsi en pleine rue. Pour la première fois de sa vie, il se sentait soudain terriblement ému et ces simples mots « Je n'ai plus de travail » semblèrent d'un coup illuminer la ville tout entière.

Et voici une analyse plus poussée de leurs personnalités réciproques. *Élise n'avait rien soupçonné des angoisses de son mari. Comment l'aurait-elle pu ? Comment aurait-elle deviné que Germain était un escargot qui, au moindre semblant d'alerte, rentrait peureusement dans sa coquille ? Lui, l'avocat de renom, l'homme de fer auquel rien ni personne ne résistait. Elle n'avait jamais rien compris à son mari. Sans doute lui ressemblait-elle trop. Car elle aussi était un escargot. Deux êtres identiques dans leurs peurs quotidiennes et qui, pourtant, n'avaient rien à partager. Ce qui aurait dû les rapprocher les éloignait chaque jour davantage et la grande maison de maître était devenue leur prison. Qu'est-ce qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, personne n'aurait pu le dire et surtout pas eux. Élise n'était pas une beauté et n'avait absolument aucune éducation. Le peu de culture qu'elle possédait à présent, à quarante-quatre ans, elle le devait uniquement à Germain.*

Comme vous pouvez le supposer, la danse joue un rôle important dans l'œuvre. *Rire, causer, danser était une seconde nature même chez les moins favorisés* (p.43). Pour Germain Aschenbach, il n'en va pas de même. Les notions de travail, de devoir, de loi sont plus présentes à son esprit et conditionnent son comportement. L'héroïne finira par confondre présent et passé.

Françoise Pirart raconte avec aisance. Le style ne souffre aucune mollesse mais épouse sans cesse une pensée solide et vigoureuse comme un sentiment profond et souple. Il n'y a ni longueur ni banalité. On est en présence d'une vraie romancière, qui, grâce à ses éléments narratifs, nous aide à pénétrer dans ce qu'on pourrait appeler le style Biedermeier. Si le roman se passe à Paris et à Vienne, il ne faut pas oublier les traces laissées en Belgique par une période à laquelle nous devons notre Académie royale ou, si vous le souhaitez, l'Académie thérésienne.

